

Doriane Dab

**Du Big Bang
à la guérison**

 *Editions*
Quintessence

© 2003 — Editions Quintessence
– S.A.R.L. Holoconcept –

Rue de la Bastidonne – 13678 Aubagne cedex

Tél. (+33) 04 42 18 90 94 – Fax (+33) 04 42 18 90 99

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

ISBN 2-913281-29-X

Je dédie ce livre à Dylan,
À Hugnette,
À Henri et Marie-Thérèse,
À Willy,
À mes amies et amis qui m'aiment tant,
À mon histoire passée...
À mon compagnon si présent.

Je remercie Raymond pour m'avoir donné l'idée de publier.

Je remercie pour leurs aides précieuses tous mes nombreux correcteurs aux quatre coins de France, Annie, Christine, Dany, Georges, Gérard, Jacqueline, Marianne, Marie-Christine, Mau, Toni.

Je salue toutes mes compagnes et tous mes compagnons de route pour les échanges, certes, parfois difficiles, mais oh ! combien constructifs, mais aussi pour les moments intenses partagés.

À vous tous qui allez me lire,

“Lege, Lege, relege, ora, labora et invenies”,

“Lis, lis, relis, prie, travaille et tu trouveras”...

Mais le plus important est d'être en chemin.

PRÉFACE

J'ai connu Doriane Dab au cours d'un séminaire qu'elle animait. Alors que nous venions d'échanger, comme d'habitude, les cartes de visite de nos motivations, elle descendait du piédestal d'animatrice qui travaille avec les autres mais "sur" les autres, et nous parlait de ses propres motivations à travailler avec nous, "sur" elle-même. Cette approche courageuse me semblait de bon aloi.

Dès le premier jour, nous pouvions apprécier les outils dont elle disposait et qu'elle mettait en œuvre avec sérieux et précision. C'était sa façon de nous sécuriser, de nous mettre en confiance... et de mieux nous exposer.

Le deuxième jour, le rire s'est invité, ainsi que l'usage du paradoxe. Nous commençons à jouer sans retenue au jeu le plus sérieux qui soit, celui d'être soi-même. Doriane grimpait allègrement le long d'un arbre généalogique, ou déballait la valise d'un mot-clé, et les rires ou les larmes, qui venaient alors, avaient ce goût particulier d'une connaissance éprouvée. Les problèmes devenaient de vraies opportunités, les impasses des tremplins.

Les troisième et quatrième jours, l'intuition a fleuri dans le groupe, et une relation toute particulière s'y est installée. Nous travaillions les uns pour les autres. Avec le pas que faisait l'un de nous, tous avançaient. Imperceptiblement, Doriane nous avait conduits à un mode de communication qui résonnait comme la préfiguration d'un monde meilleur. Nous étions loin des demandes de diagnostics personnels, ou de guérison, du premier jour. Nos objectifs avaient été transfigurés et nous recevions ce que nous n'aurions même pas osé imaginer demander.

Le cinquième jour, nous avons cueilli les fruits mûrs et nous nous sommes réjouis à l'idée de prochaines cueillettes.

Une semaine plus tard, le hasard – le déguisement que prend Dieu, dit-on, lorsqu'il veut agir incognito – a fait venir Doriane à Cannes où elle participait à un autre séminaire. Elle n'était pas revenue dans cette ville depuis de nombreuses années : son père y avait vécu, y avait rendu son dernier soupir. Lorsque je lui demandai si elle voulait aller voir sa dernière demeure, elle me dit fermement non : elle ne souhaitait pas raviver ces souvenirs. D'accord. La veille de son retour chez elle, le soir était chaud et je lui proposais d'aller nager dans la mer pour se défatiguer de longues journées de travail. Or, alors que j'habite cette région depuis plus de vingt ans, voilà que je me perds dans Cannes, et que j'emprunte en voiture des rues que je n'ai jamais prises. Soudain Doriane me saisit le bras en me demandant de m'arrêter tout de suite : nous étions devant la maison de son père. Au bout d'un certain temps, que je ne saurais évaluer, elle me donne une petite tape sur le bras, et me dit : *“C'est bon, nous pouvons continuer.”* Elle souriait. J'avais le sentiment d'avoir été le jouet d'une bonne farce que l'on avait faite à Doriane. Je m'étais perdu pour arriver là. Je ne comprenais rien à ce qui se passait. Doriane semblait comprendre. Plus tard, devant ma perplexité, elle m'a simplement rappelé ce qu'elle nous avait déjà suggéré pendant le stage au sujet de la synchronicité.

Ce livre, que nous propose Doriane Dab, est une caisse à outils, un ensemble de connaissances, d'informations, de moyens mis à notre disposition pour cheminer vers la connaissance de nous-mêmes. Il nous appartient de nous les approprier, de les faire servir au mieux. Leur efficacité est remarquable.

Et réjouis-toi, Lecteur, ceci n'est que le premier jour !

Georges Ferrando

INTRODUCTION

Quand, pour la première fois de ma vie, j'ai eu la possibilité de devenir propriétaire, j'ai cru être maîtresse de mon destin et réaliser un vieux rêve : vivre dans une maison à la campagne.

Mon inconscient rit sous cape et je me souviens avoir étonné une amie lorsque, à peine arrivée, je lui dis : “Je suis comme le juif errant et je n'y resterai pas dix ans”.

Je bravai les sceptiques et osai créer un cabinet médical hors normes, en médecin non conventionné, ne prescrivant que les Fleurs de Bach, au fin fond de la Touraine profonde. Je vivais avec mon fils, séparé de son papa, confortablement installée, ne prescrivant que des eaux florales : il n'en fallait pas plus pour être taxée par les obscurantistes du coin de faire, à moi toute seule, une secte, dont j'étais le gourou et qui ne comprenait qu'un enfant et trois chats comme adhérents, souris non comprises.

Un jour, croyant faire preuve d'intégration sociale, je programmai dans mon village une conférence sur les Fleurs de Bach. Le Conseil du Grand Ordre des Médecins me convoqua, lettre de délation à l'appui. Le tribunal était composé de huit membres, dont le verdict était déjà fait.

Je me suis entendue dire : “Mais il n'a qu'à venir lui-même en parler, des Fleurs de Bach !”. À quoi je répondis que, d'où il était, le docteur Bach aurait du mal à en parler. “Ah ! c'est sans doute qu'il n'en a pas assez pris, des Fleurs de Bach !”. Très calmement, je lui fis remarquer son irrévérence face à un homme décédé. Je commençais à l'agacer. Je cherchais à savoir pourquoi tant d'acharnement à m'empêcher de parler de ces remèdes que d'autres thérapeutes sur la place de Tours utilisaient déjà. Des noms, ils voulaient des noms. “Je n'excelle pas dans la délation” leur répondis-je. Je les agaçais encore plus. “On ne parle pas publiquement, au nom de l'Ordre des Médecins, d'une médecine

non éprouvée” me précisa une femme sifflante. J'avais eu la malencontreuse idée de faire précéder mon nom du mot Docteur sur le dépliant annonçant la conférence. Seuls les médecins ont ce droit là. Et c'était donc parler en leur nom. Depuis, ayant démissionné de l'Ordre des Médecins, j'écris simplement sur mes cartes de visite : “Docteur en médecine”, que justifie ma thèse de Doctorat. Dans d'autres pays, l'amalgame ne se fait pas, tout thésé a le droit de faire précéder son nom de Docteur. Je répondis donc à cette femme irritée que l'homéopathie, médecine non encore éprouvée à ce jour, était remboursée par la Sécurité Sociale, alors qu'elle n'est toujours pas reconnue en tant que spécialité aujourd'hui. “On n'est pas là pour parler d'homéopathie” me répondirent-ils en cœur. C'en était trop. L'un d'entre eux se leva en me traitant de sectaire – le mot était lâché – et il partit en claquant la porte. Ils me dirent alors très courtoisement que si je donnais la conférence, ils se verraient dans l'obligation de me sanctionner. J'étais ainsi avertie qu'un mouchard serait présent. “Vous passez beaucoup de temps à la chasse ?” demandais-je à mon “con-frère” le plus proche. Il me sortit alors un dossier énorme avec lettres de délation et dépliants de toutes sortes, en attente de poursuites. N'avait-il rien de mieux à faire ?

Je leur demandais alors de me notifier noir sur blanc leur verdict. Ils refusèrent, de crainte, me dirent-ils, que le lendemain, dans la Nouvelle République, ne soit clamée leur interdiction à ce que je donne une conférence. Le débat était clos. Quand je partis tranquillement, l'un d'entre eux m'avoua que, parfois, il adressait ses patients chez un homéopathe. Promis, je ne le dirai pas.

Le jour J arriva, la conférence était maintenue. Je pris la parole pour dire que je ne donnerais pas cette conférence pour ne pas être sanctionnée, mais libre à tous ceux qui étaient là, une centaine de personnes, de débattre sur la liberté d'expression. Je me suis installée au fond de la salle, je me suis tu et j'ai regardé. Le mouchard était là, le seul à ne pas signer la pétition décidée à la suite du débat.

Deux jours après, je reçus une lettre du Conseil de l'Ordre m'indiquant que si je donnais ma conférence, ne respectant pas le code de déontologie, je m'exposerais à un avertissement. La lettre était datée du lendemain de la conférence, ils savaient très bien

alors que je ne l'avais pas donnée. Je ne risquais donc pas d'en faire une affaire publique. C'était une intimidation sans frais : ils répondaient à ma demande de notification écrite et savaient très bien que je ne pourrais pas m'en servir. J'ai peut-être des difficultés pour être à l'heure, mais eux n'ont pas de scrupules au niveau des dates...

Depuis, ils ne m'ont plus ennuyée. La dernière fois que j'ai eu affaire à cette confrérie ce fut lorsque je leur ai envoyé ma démission. La secrétaire me téléphona et me dit : “Vous savez, si vous ne cotisez plus, vous ne serez plus médecin et donc vous n'aurez plus le droit en particulier de faire des ordonnances, même à vos proches.” J'eus la délicatesse de ne pas lui répondre que ce que je prescrivais n'avait pas besoin d'ordonnance et qu'un post-it sans en-tête me suffirait. C'était clair : les médecins qui travaillent dans l'administration sans jamais voir de patients, ont le droit de faire des actes médicaux, sans parler des avantages en nature autorisés. Voilà plus de cinquante ans que Pétain a eu la bonne idée de créer une association illégale digne d'une “secte légale” pour dénoncer les juifs. Il paraît qu'en ce moment l'Ordre des Médecins voudrait : ça leur permettrait de devenir enfin légaux.

Voilà, j'avais réalisé le projet-sens de mon père en faisant le plus beau métier du monde à ses yeux, et je commençais, me semblait-il, en démissionnant, à vivre le mien.

Et pourtant, j'avais cru que c'était une vocation, lorsqu'à 12 ans, je déclarais que, plus tard, je guérirai les gens du cancer. Ma grand-mère venait de décéder d'un cancer de la langue, rare chez une non fumeuse ne buvant pas d'alcool. Sauf qu'aujourd'hui, grâce à la Biologie Totale appliquée à la généalogie, le sens m'est apparu tout autre. Mes grands-parents maternels, immigrés juifs polonais, avaient vécu chacun leur drame. Ma grand-mère parlait Yiddish et quelques mots de Français. Sa langue était son conflit. Elle en est morte. Mon grand-père, arrêté par la loyale police française, interné à Drancy, avait eu la bonne idée d'être plombier. Il creusa un tunnel et s'enfuit par les égouts, sauvant trois ou quatre camarades du train pour Auschwitz. Il y laissa son beau-frère qui avait eu peur de fuir. Les eaux remplies de merde lui arrivaient au menton, mais mon grand-père savait qu'au bout, il y avait la liberté. Un de mes projets-

sens fut donc de sortir les gens de la merde pour les conduire vers la liberté.

Mon père, qui était allé très peu à l'école communale, immigré juif polonais lui aussi, ne rêvait que d'une chose : qu'un de ses enfants lui offre un diplôme. Malgré ses trois doubles pontages coronariens, son cœur était solide. Le jour où il me téléphona pour m'annoncer le diagnostic de lymphome, je m'étais réveillée le matin même avec un ganglion cervical énorme, en miroir du sien. Les médecins étaient très pessimistes, trois mois à vivre, peut-être plus pour nous rassurer... C'était sans compter son objectif de vie. J'avais commencé mes études de médecine, alors que mon père me déconseillait d'entreprendre des études si longues et si difficiles, compte tenu de mon aspect "fourmi", tout en me laissant la liberté de faire ce que "je" voulais. Il ne m'en fallait pas plus pour lui prouver que j'en étais capable. Quand je réussis le concours de 1^{ère} année, en juin 1978, il me dit "je le savais". Mais j'étais une rebelle et après quatre années, je décidai d'arrêter et partis à l'Université de la Vie. Mais mes ambitions étaient grandes et il ne me restait que deux années pour être médecin, et faire ce que je voulais de ce métier... Je n'avais, surtout, pas rempli mon contrat avec lui. Je repris mes études, après quatre années d'interruption, avec de grandes difficultés. Ce fut la descente aux enfers, l'œuvre au noir commençait. En même temps, j'appliquais ce que j'avais appris pendant ces quatre années riches de développement personnel. En particulier, la pensée créatrice. J'hésitais toutefois certains jours à persévérer. Une nuit je rêvai que mon père allait mourir dans cinq ans. J'ai continué mes études, car c'était ainsi que les choses devaient se passer : tout m'a été offert, l'aide d'une amie qui me permettait de rattraper mon retard après 4 années d'interruption, des services hospitaliers où je n'avais pas à faire d'examen cliniques ; écouter un cœur battre, palper un foie ou faire une intraveineuse, ce n'était pas ma tasse de thé. Je préférais écouter les patients, alors que le chef de clinique ne rentrait plus dans leur chambre, évitant ainsi de se confronter à sa propre angoisse de mort.

Au début de mon internat de médecin généraliste, j'avais été présentée par mon cousin au Professeur Rozenbaum, Chef de Service des Maladies Infectieuses d'un hôpital parisien, spécialiste du Sida, pour lequel je commençais à coordonner une étude

clinique d'un nouveau produit chez les séropositifs. Je fus vite engagée par le laboratoire lui-même, et gagnais un salaire exceptionnel pour un médecin non thésé, sans qualification d'épidémiologiste ou de statisticien. Je menais une vie double, encensée par mes supérieurs pour mon travail méticuleux, tout en continuant à étudier les médecines alternatives. Je jouissais de les tromper, eux qui crachaient dans ma soupe... Mon sujet de thèse était tout trouvé : "Motivations des patients séropositifs à être inclus dans une étude en double aveugle contre placebo". Je traînais à l'écrire. Et pour cause, les cinq ans de l'intuition de la mort de mon père arrivaient. Je n'en avais pas conscience. Le Professeur Rozenbaum, directeur de ma thèse, me secoua et je fixai la date. Mon père était mal en point. Le 17 mai 1991, je téléphonai à ma belle-mère, pour lui dire de l'annoncer à mon père. Elle le lui dit. Il lui répondit : "c'est formidable". Et il ferma à tout jamais les yeux.

Ma thèse fut un succès, primée de surcroît, mon contrat était plus que rempli.

Mon père me fit le cadeau de partir avant la soutenance, ce qui permit à ma belle-mère de m'organiser une magnifique fête en surprise, comme mon père l'aurait souhaité, et que nous n'aurions pas pu vivre en le sachant mourant.

J'ai eu quelques "maîtres" à ce jour, qui ont été comme des catalyseurs, des propulseurs sur mon chemin. Ils n'ont jamais revendiqué le statut de maître, de gourou, et s'il en avait été ainsi, avec mon tempérament indépendant, je les aurais vite remis à leur place de "centimaîtres".

Le premier fut Dane Rudhyar, astrologue humaniste, poète, philosophe, écrivain, musicien, peintre. Par ses livres et les cours que je suivis avec Alexander Rupert, son fer de lance, j'ai appris la tolérance et à voir la qualité humaine cachée derrière les méandres d'une programmation temporelle et que les planètes nous proposent, en fonction de leurs cycles, de "transpersonnaliser".

Le second fut le Docteur Édouard Bach. C'était au printemps 1985, le début des radios libres. J'étais étudiante à Paris, et sur la radio "Ici et Maintenant", j'écoutais Léon Renard parler des Fleurs

de Bach. J'eus alors la certitude que c'était pour moi un cadeau qui allait me permettre de m'épanouir et de me réaliser professionnellement. Je téléphonais à la radio et parlais à Léon. Le lendemain, je le rencontrais et là commença une nouvelle vie. Je peux dire que, sans ces merveilleuses petites fleurs, je ne serais peut-être plus là aujourd'hui. Quelques années après, j'ai vécu un tel enfer, qu'elles m'ont aidée à émerger d'une grande détresse.

En octobre 1985, je repris mes études de médecine, m'aidant des Fleurs de Bach et de la Méthode Silva, première approche pour moi avec la visualisation créatrice.

Début 1989, je commençais l'haptothérapie, d'abord en soin puis en formation. C'est surtout l'ancrage, l'enracinement que je garderai comme mot-clef sur cette science de l'affectivité que Franz Veldman m'a apportée.

Après ma thèse, à l'automne 1991, mon contrat avec le laboratoire pour lequel j'avais travaillé pendant cinq ans sur le sida s'acheva. On me proposa un poste de chef de produit. Je refusai. Je ne savais pas quoi faire. Mon cousin, très bon conseiller, me suggéra de m'installer comme généraliste. *“Tu as raison, je vais m'installer comme généraliste en secteur 3 non conventionné et je ne vais faire que les Fleurs de Bach”*. “Non, me répondit-il, les Fleurs de Bach, c'est en plus, si tu le souhaites”. Trop tard, il m'avait permis d'accéder à “mon évidence”. J'allais quitter Paris et m'installer à Tours. J'ouvrais mon cabinet en même temps que Dylan commençait sa gestation. Il naquit à la maison en décembre 1992, et l'haptonomie, là encore, a fait merveille pour donner à cet enfant *“la sécurité de base affective”*, l'autonomie et l'ouverture au monde.

Mon cabinet grimpa en flèche, au grand étonnement de mon entourage.

En septembre 1995, je rencontrai Jean-Jacques H.¹, véritable catalyseur sur mon chemin de vie. D'abord en consultations, puis en stages, grâce à lui, je découvrais le monde invisible. Sur plusieurs années, j'appris la confiance en moi, la perception de mes facultés extrasensorielles et l'écoute de mon être intérieur.

¹ J.J.H., non cité par respect de la volonté de cet homme.

À l'été 1996, je laissais mon cabinet de Tours centre, où j'avais trois semaines d'attente pour un rendez-vous, et m'installais à la campagne, à vingt kilomètres de la ville.

Petit à petit, mon activité chutait, me laissant du temps pour faire des stages de formation. Personne ne comprenait pourquoi cette chute. On l'expliqua par la distance du centre-ville, par la nécessité de m'occuper plus de mon fils, par l'opportunité d'élargir mon champ d'activité à autre chose que les Fleurs de Bach. Tout cela était vrai, mais cela ne suffisait pas.

Plus le temps passait, plus je dormais mal dans cette maison. Plusieurs géobiologues vinrent rééquilibrer la maison. Moi-même, je voyais régulièrement Jean-Jacques H., mais rien n'y faisait. Je réussis, grâce à un Triskel (objet celte utilisé comme onde de forme, c'est-à-dire émettant des ondes énergétiques utilisées en géobiologie), à retrouver le sommeil, mais il était tellement puissant que je devais prévoir de le laisser en place le temps nécessaire et suffisant. Ni plus, ni moins.

Parallèlement, je sentais que mon temps était fini en Touraine. Je ne savais pas pourquoi, j'avais des amis, j'étais bien, et même si le cabinet vivotait, j'avais la possibilité financière grâce à mon défunt père de vivre correctement.

Fin 1999, je commençai des stages avec Toni Céron en spagythérapie. Je dis souvent qu'il y a eu l'avant et l'après Toni. Je compris ce qu'étaient les égrégores, ces formes-pensées qui nous baladent dans le monde des esprits. Je baignais là-dedans, dans ce monde dit branché, où l'on travaille pour la Lumière, rejetant la Ténèbre – qu'on laisse aux autres... Je compris que le sens de l'incarnation était l'acceptation de ces deux mondes, ces deux menteurs, et que c'était la mise en mouvement des deux qui nous permettait d'accéder à notre Chaos intérieur, le préordre d'avant la genèse, ce qui ne meurt jamais.

En octobre 2000, Jean-Jacques H. est venu une nouvelle fois à la maison. Il me fit un soin et travailla en énergétique sur la maison et sur le terrain. Il me dit que c'était comme si j'étais liée à ce lieu, peut-être déjà enterrée là, et que, dans ma chambre, il y avait comme une odeur, une perception d'une déflagration de bombe de

la deuxième guerre mondiale. Je “voyais et sentais” de manière extrasensorielle ce dont il parlait.

Quelque temps après, de nouveau les insomnies reprirent.

Toni me parla alors d'un stage avec Gérard Athias, dont le sujet était le décodage biologique selon les lois de la Médecine Nouvelle, en relation avec les lames du Tarot, les Fleurs de Bach et l'homéopathie. J'avais entendu parler du décodage biologique plusieurs années auparavant, mais je n'avais pas senti le moment propice pour commencer à m'y intéresser.

Ma première rencontre avec Gérard fut une bombe.

Alors qu'il était en train d'expliquer la lame XVIII, la Lune, Gérard s'écroula en larmes, et demanda au groupe : “*Raconte, mais dis-moi, qui c'est, Sarah ?*”. Une femme stagiaire s'appelant Sarah était assise devant moi. Elle ne bougeait pas. Ça ne lui parlait pas. D'un coup, je sentis dans tout mon corps, une présence et je sus que cela me concernait. Je racontai alors : la sœur de mon père s'appelait Sarah. Elle fut arrêtée en fuyant avec son mari et son bébé vers l'Italie. Déportés à Auschwitz, seul son mari est revenu et raconta. Les Allemands donnèrent le choix à Sarah d'aller soit en camp de travail et ils tuaient le bébé, soit en chambre à gaz avec le bébé. Elle choisit de mourir avec son fils. Son mari, rescapé, raconta cette histoire à son retour.

Je relatai aussi à Gérard ce qu'on m'avait dit de ma grand-mère paternelle. Lorsque son mari, mon grand-père fut arrêté à Paris, elle refusa de payer pour le faire sortir du camp d'internement. Il fut déporté et mourut à Auschwitz.

À la pause, je racontais à Gérard comment, un an auparavant, j'avais dit à une femme, alors qu'on était en Israël, qu'au nom du peuple allemand, je demandais pardon au peuple juif. C'était un essai pour me sortir de la souffrance liée à toute ma famille morte en camp. Un peu plus tard, cette femme me dit que je l'avais déculpabilisée d'avoir eu un grand-père SS.

Curieusement, Gérard, qui était visiblement canal d'un “autre monde” me répondit : “tu as vendu ton âme au diable, il faut que tu ré pares”. Je ne comprenais pas.